

**Célestin Freinet un pédagogue en guerres.  
Un ouvrage d'Emmanuel Saint-Fuscien.**

Voilà un livre riche de documents incontestables. L'auteur ne peut être que reconnu comme également connaissant les domaines des relations entre des guerres et les évolutions des méthodes éducatives.

Cependant, s'en tenir à ce seul aspect de la personnalité et de la pédagogie de Freinet : « Freinet pédagogue en guerres » on ne peut que donner une image faussée et parcellaire de ce qu'ils furent, l'un et l'autre, dans leur globalité.

Contrairement à ce que dit l'auteur, la plupart des commentateurs et historiens ont pris en compte l'importance des guerres dans la vie de Freinet. Qui, parmi eux, aurait pu ignorer l'importance de sa blessure dans sa vie? Mais ils n'en ont parlé que comme un des éléments marquant son œuvre. (*dans son introduction, l'auteur reconnaît seulement l'ouvrage de Fabienne Bock pour avoir parlé de l'importance des guerres chez Freinet. -note N°3 page 197*).

Freinet était autrement complexe pour qu'on puisse s'en tenir à un seul de ses aspects.

Emmanuel Saint-Fuscien en convient lui-même dans son introduction :

*« Or nous ne traitons pas, ou à la marge seulement, d'aspects pourtant déterminants de la vie du pédagogue : son enfance et sa scolarité, ses liens amoureux ou affectifs notamment avec sa femme Elise, décisifs de sa vie, son œuvre et son école, tout comme le furent son appartenance sociale au milieu rural, son profil psychologique, son militantisme syndical et son engagement communiste dont les historiens ont jadis pris la pleine mesure. »*

Il reprend d'ailleurs, à nouveau, la reconnaissance de l'importance de la diversité de ces aspects dans sa conclusion, mais cherche à justifier sa thèse :

*« Mais ici comme ailleurs, il fallait réparer un déséquilibre et montrer ce que les historiens et les pédagogues ont le plus largement laissé dans l'ombre malgré son omniprésence : la guerre. »*

(Parmi les commentateurs de Freinet, une deuxième exception concernant la prise en compte de la guerre : Delphine Lafon. *Note 9, page 217*. Exit les autres historiens et commentateurs !

Notons cependant que le texte de Delphine Lafon fut publié d'abord par les Amis de Freinet et ensuite par l'ICEM.)

Emmanuel Saint-Fuscien peut-il prétendre avoir lu tous les commentateurs et historiens divers du mouvement Freinet ? )

Passons sur ce qu'il dit de la période de la vie de Freinet pendant la guerre, jeune adulte à la sortie de l'adolescence, et quelle sortie ! aux prises avec un des plus grands cataclysmes qu'ait connu l'Europe. Notons quand même que celui qui fut au front le grand buveur, grand fumeur, grand joueur, grand amateur de filles « de joie » (de « grues » dit l'auteur) est devenu un homme bien différent à la sortie de la guerre. Faut-il y voir une conséquence de sa blessure ?

Mais voyons son retour à son activité professionnelle.

A la page 72, on relève une affirmation qui pourrait être une inexactitude :

« De l'hôpital de Nice il écrit au même inspecteur (Inspecteur Primaire), une lettre datée du 26 novembre qui l'informe que sa blessure s'est rouverte et qu'il ne sera pas guéri avant le 1<sup>er</sup> janvier. »

Si l'on croit sa fille (page 60 de son ouvrage « Elise et Célestin Freinet Souvenir de notre vie » (page 60) voilà ce qu'il écrit non pas à son inspecteur primaire, mais à l'inspecteur d'académie :

« De l'hôpital Pasteur à Nice, il écrit, le 26 novembre, à l'inspecteur d'académie qu'il espère être guéri bientôt et pouvoir reprendre son service le 1<sup>er</sup> janvier. « si vous pouvez me donner un poste à cette date »....

De Gars il lui écrit de nouveau le 4 décembre :

« J'ai l'honneur de vous faire savoir que, ma blessure s'étant refermée, je me mets à votre disposition à partir de ce jour. ». »

Qui a raison ? Adam ou Madeleine Freinet ?

Si c'est sa fille, ce serait une belle preuve de son caractère personnel déterminé. A moins que ce ne soit la guerre qui lui ait donné ce courage ?

Page 74 : l'auteur parle de livres que Freinet aurait en sa possession en 1920 :

« Freinet lit, encore autour de son expérience combattante... »

On le comprend, il en sort, mais ce n'est pas de ces lectures-là dont il témoigne dans « Ecole Emancipée », mais de son engagement politique, le titre de son premier article (22 mai 1920) est clair : « Capitalisme et culture » tiré d'un livre d'un Allemand, Adolphe Rochl, (*Pédagogie de votre nature la plus intime*).

Et M. Saint-Fuscien omet de dire qu'on trouve aussi, entre autres, dans sa bibliothèque ( livre de sa fille page 74) :

*Critique de la raison pure de Kant.*

*Sociologie d'Auguste Comte*

*Jacques le Fataliste de Diderot.*

Et dans son livre « Touché » c'est bien en effet le récit « de l'expérience de sa seule blessure ».

Ce qu'il écrit à la fin de son ouvrage est pourtant significatif de ce qu'il retient, de ce qu'il pense de la guerre :

« Malheureux compagnons, vous voyiez encore ce matin une auréole de gloire.

Nous ne sommes pas « glorieux », nous sommes « pitoyables... »

Est-ce à cause de sa situation d'aspirant dans la guerre que Freinet aurait été vraiment en quête d'autorité ?

En tout cas cette conquête se fit-elle, comme le dit l'auteur : « par l'usage d'une petite machine » ? (page 76)

Page 77, Emmanuel Fuscien cite les termes d'un rapport d'inspection du 29 novembre 1924 :

« M. Freinet a tenté une innovation dans sa classe. Il exerce ses élèves à composer et à imprimer les résumés des leçons diverses qu'ils entendent... »

Mais il ne semble pas que l'inspecteur ait bien vu ce qui s'imprime. Freinet, cité par sa fille (ouvrage déjà cité) : on y trouve page 87 :

*« Plus de détours ! Puisque nous sommes désormais en mesure d'imprimer la propre pensée des élèves, faisons parler nos élèves. L'intérêt se concentre sur quelque sujet connu de tous, qui les fait tous vibrer, des bohémiens, les variations du temps,*

*Ou bien un enfant raconte une portion de sa vie, de cette vie qui ressemble tant à celle des autres petits villageois. »*

On est loin des résumés de leçons ! D'ailleurs, aurait-on pu organiser un échange d'imprimés en 1925, avec l'école de Villeurbanne et, en 1926, une correspondance avec celle de René Daniel à Trégunc dans le Finistère (et pas en 1924 comme l'indique par erreur, page 80, Emmanuel Fuscien.).

Comment un échange de résumés de leçons aurait-il pu passionner les enfants ?

Bien sûr que l'imprimerie éloignait la classe de *« la routine »*. De là à suggérer que ce fut un moyen pour Freinet *« d'asseoir son autorité »* ( page79. ) on peut être sceptique, surtout quand on a connu Freinet de son vivant et qu'on l'a quelque peu fréquenté.

En lisant l'argumentation développée par M. Saint-Fuscien on pourrait croire que c'est la presse, *« la machine »* comme il l'appelle, qui a amené Freinet vers la recherche d'une nouvelle pédagogie, mais c'est bien cette nouvelle pédagogie en action qui a amené la presse dans la classe de Freinet et non l'inverse.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'avant d'introduire la presse à imprimer dans sa classe Freinet pratiquait la classe promenade.

Il écrit à ce sujet sur les rapports maître et élèves au cours des sorties et de la nécessité de trouver un moyen de retenir les compte rendus :

*« Nous nous parlions, nous nous communiquions sur un ton familier les éléments de culture qui nous étaient naturels et dont nous tirions tous, maître et élèves, un profit évident...*

*...quand nous retournions en classe, il était naturel que nous écrivions au tableau le compte rendu de la « promenade » ...*

*...Là vie s'arrêtait à cette première étape **faute d'outils nouveaux et de techniques adéquates**...alors que...nous avions dans la tête, vivaces et parlantes, des images de la promenade. »*

C'est ainsi que se justifie, pour Freinet, l'introduction de la presse à imprimer. Où sont les problèmes d'autorité ? Pourquoi parler de l'autorité du jeune aspirant en contrepoint de l'autorité du maître ?

Page 88, on découvre à ce sujet un curieux parallèle entre le fusil-mitrailleur et la presse à imprimer :

*« De même que l'aspirant commente de façon bienveillante le fusil-mitrailleur par lequel il peut faire la démonstration d'une compétence au sein de sa section, de même l'instituteur encense la machine grâce à laquelle il assoit son autorité au sein de la classe et bientôt à l'extérieur. »*

Le plus étonnant, c'est de comparer ce passage avec ce qu'écrit Freinet concernant l'imprimerie, relaté par sa fille (page 86 de son livre).

Où est la démonstration de compétence faite par l'instituteur ? :

*« Non seulement j'étais aussi ignorant que mes élèves en fait d'imprimerie, mais un certain nombre d'objections se posaient à mon esprit et accompagnaient les débuts de mon expérience d'une certaine angoisse. »*

Et on demeure confondu à la lecture des pages 90 et 91 où Saint-Fuscien veut absolument prouver que Freinet utilise son expérience et ce qu'il a appris dans et par l'armée en guerre *«L'autorité du chef de section dépendait de la maîtrise d'outil en permanence renouvelés au cours de la guerre. Une maîtrise dont il fallait faire la preuve, et de façon ostensible, devant les soldats. De même la compétence technique bien montrée aux élèves devient pour Freinet l'invariant d'une pédagogie efficiente. Celle-ci passe obligatoirement par « la maîtrise du matériel et des techniques ».*

*Freinet a ainsi réinvesti une part de son expérience d'encadrement dans l'armée en guerre. C'est par la maîtrise technique d'une arme que Freinet semble parvenir à faire valoir son autorité d'aspirant ; c'est par la maîtrise d'une presse à imprimer qu'il exerce plus facilement son autorité d'instituteur. Par la maîtrise technique d'une mécanique Freinet résout par deux fois une question fondamentale de son époque, mais aussi de sa propre vie, de son œuvre et de ses pratiques pédagogique : l'exercice de l'autorité. »*

On reste pantois ! Et encore il faut lire l'ensemble de ce qui est écrit page 90. Pour quelqu'un qui écrit un livre sur Freinet, une méconnaissance aussi totale de son œuvre, est-ce possible ?..

Freinet voit dans l'imprimerie bien autre chose que la mécanique de la presse

Mais, plus intéressant encore, c'est sa réponse au journal milanais *« Corriere della sera »* traduit, et repris par le journal *« Le Petit Niçois »* dans son édition du 21 juillet 1926, qui l'accuse de vouloir faire de ses élèves de mauvais écrivains inutiles au lieu d'en faire des coiffeurs, des entrepreneurs, des charcutiers. Les élèves de Freinet avaient, à l'époque entre 6 et 9ans !

Il écrit :

*« Je n'ai pas la prétention de vouloir faire de mes élèves des écrivains, ni même de futurs imprimeurs. Au lieu de les contraindre à lire sur des livres écrits par les adultes des histoires ou des pensées qu'ils ne comprennent jamais parfaitement, je les invite à imprimer leur propre pensée, à raconter et à fixer ce qu'ils voient autour d'eux, y compris le travail des coiffeurs, des entrepreneurs et des charcutiers...j'espère que, devenus grands, mes élèves se rappelleront ce que sont les feuilles imprimées : de vulgaires pensées humaines, hélas ! bien sujettes à erreurs. Et que, de même qu'ils critiquent aujourd'hui leurs modestes imprimés, je souhaite qu'ils sachent lire et critiquer, plus tard, les journaux qu'on leur offrira. »*

Ce que cherche Freinet, entre autre, c'est la démystification de l'imprimé.

On est loin du fusil-mitrailleur et de la maîtrise technique d'une machine !

Page 80, l'auteur parle des tensions entre Freinet et son syndicat. Là encore il s'agit de relations complexes, mais Freinet demeure syndiqué, il ne quitte pas le syndicat et les congrès de *L'Imprimerie à l'Ecole* sont toujours liés aux congrès syndicaux jusque, je crois, en 1938. Il y aurait beaucoup à dire sur l'attitude son syndicat en ce qui concerne les propositions de collaboration pédagogique que présente Freinet.

Freinet écrivant dans *l'Ecole Emancipée* ses idées pédagogiques étaient reconnues par la Fédération, mais quand il propose au syndicat d'intégrer le bulletin de *l'Imprimerie à l'école*

dans sa revue pédagogique ce fut un refus catégorique. De même un refus de prendre en compte l'édition du *Fichier Scolaire Coopératif* mis au point par les « imprimeurs »..

C'est à la suite de ces refus que Freinet cesse sa collaboration avec *l'Ecole Emancipée* et que la *Coopérative de l'Enseignement Laïc* animée par Freinet et qui rassemble les imprimeurs vote une motion au congrès de Bordeaux en août 1932 dont voici quelques extraits ( Cité page 98 dans « *Comprendre la pédagogie Freinet, genèse d'une pédagogie évolutive*, Guy Goupil éditions Amis de Freinet ) :

« *Les membres de la Coopérative de l'Enseignement, réunis en Assemblée Générale les 2 et 3 août 1932.*

*Affirment leur attachement à la Fédération de l'Enseignement et renouvellent leur désir de faire servir leur travail à l'émancipation révolutionnaire du prolétariat.....*

*...Après avoir entendu les explications de Freinet et en regrettant le refus du Bureau Fédéral et de l'Ecole Emancipée, déplorent vivement qu'une collaboration étroite qui serait profitable aux deux groupements n'ait pu exister jusqu'ici.*

*Déclarent que Freinet est tout à fait justifié de rompre toutes les relations pédagogiques avec l'Ecole Emancipée, étant donné les difficultés qu'il a rencontrées sans cesse... »...*

En réalité, le syndicat s'occupe peu de pédagogie. Il n'y a pas que Freinet qui le fait remarquer, Fabienne Bock elle-même écrit :

« *Les questions pédagogiques préoccupent fort peu et les membres du bureau et du conseil fédéral et les responsables départementaux...*

*(cité page 89 dans « Comprendre la pédagogie Freinet »)*

Ceci nous amène à réfléchir sur les évolutions de la pratique de la pédagogie en raison de la guerre.

Est-elle aussi massive que semble le dire Emmanuel Saint-Fuscien dans les pages 81 à 87 pour expliquer la percée ( toute relative) des idées de l'éducation nouvelle ? Et notamment celle de Freinet (page 149) :

« *Il est d'ailleurs possible que Freinet ait d'autant plus facilement fait basculer sa pédagogie de guerre que ses pratiques d'instituteur émergées au début des années 1920 étaient aussi héritées de pratiques pédagogiques massivement partagées par les élèves et les maîtres et maîtresses entre 1914 et 1918. »*

La résistance qu'oppose le syndicat à l'évolution pédagogique proposée par Freinet semble bien en marquer les limites. Les syndicalistes révolutionnaires, pour une grande part, se méfient des pédagogues de l'Education Nouvelle qui oeuvrent selon eux dans des écoles privées« « bourgeoises » pour une population de gens aisés même si certains appliquent, sans modifier pour autant l'esprit général de leur pédagogie, les centres d'intérêts prônés par Decroly.

Freinet parle des responsables syndicaux comme des retardataires et ce que dit Fabienne Bock ne va pas dans le sens d'une volonté visible pour la majorité des enseignants à une adhésion à l'éducation nouvelle. En témoigne ce qu'en dit Paul Le Bohec élève en primaire dans la deuxième moitié des années 20, peu de temps après la guerre 14-18, il écrit dans l'ouvrage « *Le mouvement Freinet au quotidien* » les Amis de Freinet Ed. du Liogan ( page 19) :

« *Je ne détestais pas ces maîtres. Ils étaient comme ça.. on les acceptait. D'ailleurs, il n'y avait qu'un seul modèle en circulation... C'étaient des saints laïcs. Ils étaient consciencieux, austères, irréprochables. C'était des hommes de devoir... ..ils faisaient tout ce qui se doit pour ne pas faillir à leur tâche d'instructeurs de l'instruction publique. »*

En ce qui me concerne, élève en primaire de 1937 à 1943, c'est-à-dire, juste avant et pendant la deuxième guerre mondiale, j'ai expérimenté le jardin scolaire, les sorties, des après-midis entières hors des murs, dans la campagne, pour éradiquer dans les champs des agriculteurs les larves de doryphores, et le soutien aux prisonniers de guerre, je n'ai jamais vu s'instaurer de nouveaux rapports entre les instituteurs et les élèves de retour en classe. Mais ce ne sont là que deux témoignage individuels.

Cependant quand ma femmes et moi, et deux autres couples devenus instituteurs à notre tour, avons mis en place la pédagogie Freinet dans nos classe dans les années 50, peu de temps après la guerre 39-45, nous avons été largement traités de doux farfelus par ceux qui avaient soin de garder leurs techniques anciennes. Nous n'avons pas le souvenir que la guerre ait modifié largement leur pédagogie.

Page 82 Emmanuel Saint-Fuscien attribue à Ovide Decroly la fondation de la Ligue Internationale d'Education Nouvelle au congrès de Calais en 1921. Cela est sans doute parfaitement inexact. C'est à l'initiative d'Adolphe Ferrière que le congrès de Calais réunit les grands noms de l'éducation nouvelle du moment, bien sûr Ovide Decroly et notamment Maria Montessori, Jean Piaget, A.S. Neil, John Dewey et bien d'autres considérés comme cofondateurs de la ligue. Il y est adopté une charte fondatrice de la Ligue d'Education Nouvelle rédigée par Ferrière et crée la revue « Pour l'ère nouvelle »

La guerre était finie. Elle avait bloqué toutes les possibilités d'échanges en Europe. Les chercheurs pouvaient enfin se réunir.

Voilà ce qu'en dit Henri Wallon :

*« Ce Congrès était le résultat du mouvement pacifiste qui avait succédé à la Première Guerre mondiale. Il avait semblé alors que pour assurer au monde un avenir de paix, rien ne pouvait être plus efficace que de développer dans les jeunes générations le respect de la personne humaine par une éducation appropriée. Ainsi pourraient s'épanouir les sentiments de solidarité et de fraternité humaines qui sont aux antipodes de la guerre et de la violence. »* ( Pour l'Ere Nouvelle N°10 1952.)

La guerre avait-elle réellement facilité l'émergence d'une éducation nouvelle ? on peut se poser la question.

Maintenant abordons la question de la coopération mise en place par Freinet. On peut se demander si Saint-Fuscien ne la présente pas comme découlant des instructions que le jeune aspirant avait reçues pendant la guerre.

Page 90, toujours, voudrait-on faire croire que ce serait dans les stages et manuels militaires que Freinet aurait appris la coopération ?

C'est ignorer que Freinet n'organise pas une coopérative dans sa classe parce qu'une machine demanderait une coopération de gestes mécaniques pour une utilisation efficace. Non, la « coopération » n'est pas *« consubstantiel à la pratique autour de la presse »* (page 87).

La coopération n'est pas seulement, pour Freinet, la mise en commun d'un ensemble d'actions collaboratrices autour d'une presse, ce qu'il met en place c'est une organisation de la classe au travail, une institution de médiation entre les élèves et le maître et entre les élèves entre eux.

Nous sommes loin des instructions du commandant Thiéry qui demandaient au chef de section « *d'habituer les soldats à coopérer à l'ensemble et non pas à faire cavalier seul.* » ce qui aurait orienté Freinet à mettre en place la coopération.

La coopérative ne naît pas comme cela sans réflexion. L'idée de coopérative a ses origines dans les écrits des premiers socialistes utopiques (Fourrier, Owen, Saint Simon, Louis Blanc, Proudhon ...). C'est à l'époque une société économique de production ou de consommation, de solidarité sociale, destinée à remplacer les sociétés de profit privé : une alternative au système capitaliste.

La question de l'enseignement de la coopération semble avoir figuré pour la première fois dans un « appel aux enseignants » du professeur Léopold Mabillean, Directeur du Musée Social, paru dans le « *Petit Almanach de la Coopération 1900* »<sup>1</sup>. Le professeur Mabillean pensait que les instructions de 1882 sur la morale et l'instruction civique n'avaient pas atteint leur but et qu'il fallait une éducation active du civisme.

Freinet est un ardent coopérateur adulte. Il a déjà été à l'origine de plusieurs coopératives à Gars et au Bar. A la même époque, en 1923, Barthélémy Profit lance l'idée de la « coopérative scolaire ». Même si Freinet s'en inspire, il en fait bien autre chose que ce que propose Barthélémy Profit.

Freinet voit dans la coopérative scolaire une éducation vers une alternative à la société capitaliste, une éducation qui viserait à remplacer les entreprises capitalistes en des sociétés coopératives gérées par les travailleurs eux-mêmes.

La petite coopérative scolaire qu'il crée est elle-même structurée à l'image des sociétés coopératives d'adultes et gérées par les enfants par un bureau comprenant : un(e) président(e), un(e) secrétaire, un(e) trésorier (ère).

On est loin d'une coopération réalisée pour faire un travail mécanique autour de la presse.

Ceci dit, on peut partager une grande part de ce qui est écrit dans l'ouvrage, notamment concernant l'affaire de Saint Paul. A ce propos l'auteur du texte libre : « Mon rêve » est toujours vivant. Nous avons avec lui des relations suivies. En tant qu'Espagnol il a participé à la guerre civile espagnole dans les milices républicaines. il a changé de prénom, il se fait appeler Marcel au lieu de Salvatore. Il a écrit un livre : « *De Freinet à la lutte antifasciste, Espagne 1936* »

Pour ce qui est de l'école Freinet pendant la guerre d'Espagne, les Freinet furent loin d'être les seuls à soutenir les républicains espagnols et loin d'être les seuls à avoir accueilli des réfugiés. On peut être choqué par la présentation des travaux qu'en fait, page 143, Emmanuel Saint-Fuscien quand il parle « *de leur forme dîtes libre* », ou encore quand il écrit : « *Ceux des élèves de la communauté scolaire de Vence sont censé avoir été produits librement avant d'avoir été choisis.* » il ne faut pas, comme nous l'avons été à l'époque, camarades de jeux de ces petits réfugiés pour savoir comment ils pouvaient s'exprimer sur la guerre qu'ils venaient de subir pour douter de l'authenticité des récits publiés dans les journaux de l'école de Vence.

En conclusion on peut partager ce qu'écrit Emmanuel Saint-Fuscien à la page 195 :

« *N'ayant regardé que la guerre, nous n'avons vu qu'elle. Rappelons l'évidence une nouvelle fois : pour Freinet comme pour beaucoup d'individus nés en Europe au tournant des XIXe et*

---

1. Robert HARTE, « Pour une école de la coopération », in *Bulletin des Amis de Freinet*, n° 80, janvier 2004, p. 38.

*XXe siècles, la guerre ne fut pas le seul déterminant, loin s'en faut. L'enfance d'abord, la vie de couple et la vie familiale, les appartenances sociales dont aucun individu ne s'affranchit jamais totalement, la vie militante et la culture politique, centrales chez Freinet, sont autant de facteurs décisifs eux aussi. C'est dans l'interaction de toutes ces identités, de toutes ces expériences que se comprends un parcours toujours dissonant. »*

Et être en désaccord avec la suite du paragraphe :

*« Mais, ici comme ailleurs, il fallait réparer un déséquilibre et montrer ce que les historiens et les pédagogues ont le plus largement laissé dans l'ombre malgré son omniprésence : la guerre. »*

Il peut arriver qu'à vouloir trop démontrer on s'égare. C'est ce que nous avons cherché à mettre en évidence.

Guy Goupil (co-président des « Amis de Freinet »)